

# JOURNAL DE MONACO

Administration et Rédaction,  
Rue de Lorraine, 43,  
à Monaco (Principauté).

POLITIQUE, LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE.

PARAISANT LE DIMANCHE

Tous les ouvrages français et étrangers  
dont il est envoyé 2 exemplaires sont  
annoncés dans le journal.

## INSERTIONS :

ANNONCES . . . . . 25 cent. la ligne  
RÉCLAMES . . . . . 50 id.

On s'abonne, pour la France, à Paris, à l'Agence Havas, rue J.-J. Rousseau, 3, et chez M. St-Hilaire,  
éditeur de musique du Conserv. Imp. et direc. du Comptoir général des compositeurs rue du F. Poissonnière, 11.  
A Nice, LIBRAIRIE VISCONTI, rue du Cours.  
à l'AGENCE-DALGOUTTE, rue Paradis, au coin du Jardin Public.

Les abonnements comptent du 1<sup>er</sup> et du 15 de chaque mois et se paient d'avance.  
Les lettres et envois non affranchis seront refusés. — Les manuscrits non insérés ne seront pas rendus.

## ABONNEMENTS :

UN AN . . . . . 12 francs.  
SIX MOIS . . . . . 6 ..  
TROIS MOIS . . . . . 3 ..

Pour l'étranger les frais de poste en sus.

On traite de gré à gré pour les autres insertions.

Monaco, le 30 Août 1863.

Les personnes, qui aiment la solitude, les personnes, qui trouvent du plaisir à penser ou à rêver loin du bruit et des yeux de la foule, peuvent se procurer facilement à Monaco le bonheur de s'isoler et de se mettre seules en présence d'elles-mêmes. On n'a d'autre embarras pour fuir le mouvement et le monde que celui de savoir bien choisir le lieu vers lequel on dirigera ses pas. Néanmoins parmi les endroits, servant d'habitude de but de promenade, il en est quelques uns dont la position et les alentours offrent plus de charmes et les désignent d'une façon plus particulière à l'attention des promeneurs. Nous pourrions en citer un grand nombre. Mais le plaisir, que nous éprouvons à les parcourir, nous conduirait inévitablement à raconter avec trop de détail les accidents variés, qui les recommandent aux amis de la solitude. Nous nous contenterons de signaler la promenade qui commence à la Colla, et s'étend, en décrivant une courbe allongée, du bas du palais de Son Altesse vers la ravissante villa du prince de Wurtemberg.

Quand on arrive à l'extrémité de cette courbe, que bordent à droite des rochers, dont la surface est recouverte d'une terre fertile, les yeux aperçoivent à gauche un coin de mer d'un effet indescriptible. C'est à travers des caroubiers, plusieurs fois séculaires, que le promeneur distingue ce petit lac bleu. Si le soleil n'est pas encore descendu sur le plan opposé de la montagne, le bleu de l'onde, au lieu de conserver sa teinte douce et veloutée, revêt une couleur diaprée et scintillante. On croirait en contemplant ce spectacle ou que l'on est dupe d'un éblouissement, ou que l'on s'avance les yeux fixés sur un prisme.

En arrivant en face de la villa du Prince de Wurtemberg la scène commence un peu à changer. On a devant soi la mer avec son étendue sans bornes. Alors on cesse un moment de contempler ce petit coin d'eau qu'on apercevait naguère à travers les branches des arbres.

La pensée s'étend à mesure que l'horizon se développe, et des sujets futiles et peu sérieux elle s'élève aux réflexions les plus profondes. A côté du souvenir de la créature vient se placer dans ce moment le souvenir de Dieu ; l'âme se concentre en se repliant sur elle-même ; et la méditation succède au vagabondage et à la dissipation de l'esprit.

Un peu plus loin que la maison du Prince de Wurtemberg, la scène change encore. Mais ici, c'est la nature dans toute sa grandeur. Ce sont les Alpes plus hautes que les nuages ; c'est la mer avec plus d'infini ; c'est une double synthèse d'abîmes divers dont chacun proclame à sa façon la toute puissance du créateur.

Bien que dans ce lieu le terrain offre une surface moins plane, et que le pied glisse souvent sur une arête trop raide du rocher, la promenade n'a rien perdu de son charme. Le roc n'est pas tout à fait stérile. L'olivier y murit ses fruits, le citronnier ses citrons, et la vigne ses raisins blancs et allongés.

A ce point extrême de la promenade on jouit même d'un avantage auquel ne sont pas insensibles ceux qui s'y rendent. On est plus seul là que partout ailleurs. L'esprit peut se laisser aller à son aise au courant qui l'entraîne. La providence s'y manifeste aux yeux de l'homme sous la forme la plus frappante, et les problèmes qu'il ne peut résoudre au sein des villes populeuses et agitées deviennent plus accessibles à son esprit. Il se trouve face à face avec Dieu, auprès d'un autel privilégié que la nature semble lui avoir élevé afin de perpétuer au milieu du silence le souvenir de sa grandeur et de sa toute-puissance.

A. CHAMBON.

## LETTE PARISIENNE.

### FÊTE COMMUNALE D'ENGHIEN.

Grâce à l'infection et aux mille gênes que nous valent les embellissements de Paris, il n'est pas surprenant qu'à ce moment de l'année, où l'extrême chaleur nous fait sentir tous les bienfaits de l'égout

collecteur, le Parisien cherche quelque lieu de refuge où il puisse respirer un air plus pur.

Cependant nombre de personnes restent rivées au bitume et aux embellissements de Paris. La nature de leurs occupations les tient ici pieds et poings liés, et, bon gré mal gré, elles se verraient contraintes d'avaler la poussière gypseuse des démolitions, la senteur du ruisseau et les parfums que répandent les terres remuées, s'il n'y avait la ressource des environs de Paris.

Mais, hélas ! dans ces environs même, l'affluence est si grande que la paix et le calme en ont disparu.

Asnières est une véritable Courtille ; Saint-Germain est un vaste Pré-Catelan ; Chatou n'a plus pour atmosphère qu'un nuage épais où la poussière et la friture se mélangent incessamment ; Meudon, Vincennes, Nogent, sont envahis par tout un monde d'hôtes turbulents, et l'orgue de barbarie, brochant sur le tout, fait de ces aimables côtes un séjour effroyable, où le plus mince traiteur a adopté les prix (les prix seulement !) du Café Anglais.

Seul, le joli petit pays d'Enghien possède un peu des charmes qu'on ne trouve pas à Paris.

Enghien épouvante le monde des canotiers. Il y règne un air décent dont s'effarouchent les dames qui prennent l'existence par son côté le plus gai. Le restaurant y a bon air ; l'hôtel et l'hôtelier inspirent une retenue qui ne va pas avec le tapage nocturne. On se croirait dans une ville de bains. Être à Enghien, c'est presque être aux eaux. Cela pose, et cela oblige. On a des préoccupations de toilette et de maintien. D'ailleurs, Enghien a les eaux, des eaux qui pourraient guérir de vraies maladies, des eaux comme à Vichy, et il n'y a rien de tel que les eaux pour faire prendre un pays au sérieux.

Dimanche dernier, (c'était la fête pourtant), les rues d'Enghien ont vu circuler bon nombre de familles. Les jeunes filles n'avaient pas été enfermées ; vêtues avec la recherche du monde-baigneur, elles émaillaient de leur bonne mine le lac et les parcs qui l'entourent. Elles se groupaient autour de la musique dont les airs se répétaient, gâce aux échos du voisinage. Réunies, elles formaient de grands cercles babillards sur la pelouse du *Jardin des Roses*, et, protégées par la présence des grands parents, comme par le droit d'entrée d'un franc qu'on paye rien que pour pénétrer dans ce jardin, elles ne redoutaient ni le coup d'œil malhonnête des galantins, ni les propos des Grâces familiales, dont Mabelle s'honore, et elles s'amusaient simplement de tous les

divertissements dont la municipalité gratifiait ces lieux.

Tout s'y trouve à la même gamme de tous, et, rien que par le feu d'artifice, qui fut tiré dimanche sur le lac, on sentait qu'on n'avait pas affaire avec une banale fête de petit pays.

C'était un feu d'artifice sérieux, et non un dévergondage malotru de pétarades incohérentes. Il avait de la dignité en ses fusées à parachute ; le pétard et la chandelle romaine s'épanouissaient comme il convient ; et les feux de bengale prenaient la peine de se combiner avec les arbres et les eaux pour former des aspects fantastiques auxquels l'art n'était pas étranger. Tout allait si bien, que la lune, ayant écarté un nuage qui la gênait, regarda toute cette fête nocturne avec une sorte de sourire qui respirait la bienveillance.

Elle éclairait de ce sourire calme et radieux le lac immobile sur lequel glissaient sans bruit des flotilles de gondoles. Celles-ci portaient en proue et en poupe des lanternes dont la douce clarté dessinait sur le papier diaphane des chinoïseries et des arabesques. Une grande embarcation, ayant à ses cordages un chapelet de globes lumineux, suivait à la remorque une gondole et s'en allait de divers côtés, côtoyant les villas et les pelouses, répandre un peu sur chaque rive de délicieuses symphonies. Des chants, répétés par l'écho du lac, se mêlaient à ce délicieux ensemble de clartés et d'harmonie. Nous n'étions plus à Enghien ; nous étions à Venise, au bord des Lagunes, au temps des fêtes historiques de cette opulente et riieuse cité.

Le dernier train, revenant à Paris, nous a arrachés à ce rêve et à ce délicieux pays, sain, frais, aimable, et qui a seulement le tort de n'être point à trois cents lieues de Paris, enfoui dans une gorge des Pyrénées.

### NOUVELLES LOCALES

L'Empereur d'Autriche, en se rendant à Francfort, s'est arrêté et a passé la nuit à Ulm, où Sa Majesté Impériale a été reçue par LL. AA. RR. le Prince et la Princesse Guillaume de Wurtemberg.

Le lendemain, S. M. le Roi de Bavière est également arrivé à Ulm, pour y rejoindre l'Empereur.

— La rue de Lorraine défoncée dans presque toute sa longueur ressemble à une longue tranchée. On a baissé son niveau de près de 50 centimètres. Afin d'arriver à cette profondeur les ouvriers ont été obligés de tailler dans le roc vif et de recourir par conséquent à la mine. Malgré la proximité des maisons et le passage continu d'une foule nombreuse, on n'a eu aucun accident à regretter. D'ailleurs, afin de prévenir les malheurs que ces explosions auraient pu occasionner, les ouvriers avaient recours à un expédient des plus simples, mais des mieux inventés. Avant de mettre le feu à la mèche, ils étendaient des branches d'arbre au-dessus du bloc qu'ils voulaient déchirer. L'explosion ainsi concentrée ne perdait rien de sa puissance, et les débris des rochers, au lieu de s'élaner dans les airs et de meurtrir les maisons et les passants, restaient étouffés sous ces branches.

Cette rue, l'une des plus belles et des plus larges de Monaco, doit être arrangée, comme la rue du Milieu et la rue des Briques. En vue des dispositions que l'on prendra plus tard lorsque l'on aura bâti la fontaine monumentale qui doit orner la place du Palais, on établira un canal souterrain qui la longera dans toute sa longueur. Elle formera un plan d'une surface légèrement convexe avec une rigole de chaque côté pour l'écoulement des eaux. On nous rap-

porte que l'administration est dans l'intention de faire établir des bornes fontaines afin de donner de la fraîcheur et de faciliter aux habitants le moyen d'avoir toujours de l'eau à leur disposition.

L'intéressant ouvrage de M. Métivier : *Monaco et ses Princes*, deux beaux volumes in 8°, est en vente à Nice, à la librairie Visconti, à Menton, au Grand-Bazar, et à Monaco, chez Vatrican, place du Palais.

### CHRONIQUE DU LITTORAL.

On nous écrit de Toulon :

— A la suite de quelques gouttes de pluie tombées dans la nuit du 19 au 20, un abominable coup de vent du nord ouest s'est déclaré et souffle en tempête depuis hier matin ; on s'attendait à d'énormes dégâts dans la campagne, mais on était loin de soupçonner que cet affreux mistral allait occasionner un immense sinistre.

Depuis hier midi, les forêts des Mores sont en feu, et l'incendie, poussé par la violence du vent, s'étend sur le territoire de quatre communes.

Le tocsin a sonné et sonne peut être encore dans toute la région de l'est de l'arrondissement de Toulon.

Pendant toute la nuit dernière, des estafettes sont arrivées, demandant d'abord les secours de la garnison, et contremandant plus tard ce déplacement de troupes par l'impossibilité reconnue de se rendre maître de l'incendie. Il a fallu se résoudre à faire la part du feu.

Toutes les populations rurales, dans une circonférence de plus de vingt lieues, ont marché comme un seul homme pour arrêter les progrès de cet épouvantable désastre.

Un témoin oculaire assurait qu'il était impossible de dépeindre l'horreur grandiose de cette mer de flammes qui, marchant avec la rapidité de la foudre, produisait l'effet d'une fusillade formidable, par suite de l'explosion des sapins et des chênes-lièges, qui éclataient et sautaient en l'air comme des pièces d'artifice.

M. le substitut du procureur impérial et M. le capitaine de gendarmerie sont partis hier à sept heures du soir.

On attend des nouvelles avec la plus grande anxiété.

On attribue les causes de ce sinistre à l'imprudence de quelque berger, ou plutôt de quelque chasseur ; mais, comme toujours, on en est réduit aux conjectures.

Jusqu'à cette heure, ce sont, dit-on, les communes de Callobrières, Pierrefeu, le Puget et Pignans qui ont le plus souffert. L'incendie suivant la crête des montagnes et les sinuosités des torrents, a, dit-on, couru dans le sud-est, et s'est enfin arrêté à la mer.

D'un autre côté, le mistral a littéralement saccagé la banlieue de Toulon ; les arbres n'ont pas été effeuillés, mais ébranchés jusqu'au tronc qui, très souvent, a été lui-même arraché.

Au plus fort de la tempête, un chaland de l'Etat, chargé de caisses contenant des effets d'habillements pour la Cochinchine, a sombré sous ses amarres, et toute la cargaison a été jetée sur la plage du Mourillon. On la dit très avariée et la perte assez importante.

— Sous l'influence d'un vent du nord ouest assez fort, la température a subi depuis quelques jours un abaissement considérable. Ce refroidissement subit, qui se fait ressentir dans toute la région méditerranéenne, est beaucoup plus prononcé encore sur les plateaux supérieurs de la Lozère et de l'Aveyron. On nous écrit à ce sujet de Rodez, le 20 août :

Le thermomètre, qui était avant hier à 30 degrés au milieu du jour, est descendu à 8. Les voyageurs arrivés par les courriers du matin et qui ont traversé le Lévézou, ont pu constater la présence de la glace en maints endroits. Un vent impétueux, soufflant du nord-ouest, rend plus rigoureuse encore cette température si froide. On ne dit pas que, dans les bas fonds et sur les coteaux où sont plantées les vignes, elles aient souffert de ce brusque revirement de temps.

— Un déraillement, qui a eu de déplorables conséquen-

ces, s'est produit dans la journée de dimanche, sur le chemin de fer de la rive droite, dans la partie comprise entre Nîmes et Beaucaire. Le train express, parti de Cette à dix heures du matin, a déraillé, vers une heure de l'après-midi, sur la rampe de Saint-Montan, près de la gare de Beaucaire. La machine s'est précipitée la première sur le remblai, le fourgon à bagages et deux voitures ont été entraînés et sont également tombés sur ce même remblai. Le mécanicien, à la vue de sa machine jetée hors de la voie, s'est élancé à terre, mais malheureusement, dans sa précipitation, il a sauté du côté où les voitures inclinaient ; cet infortuné a été tué. Le chauffeur, plus heureux, a sauté du côté opposé et a pu ainsi échapper à une mort certaine.

Les voitures se sont enfoncées dans le remblai et la dernière est restée sur la voie. Toutes les personnes que renfermait cette dernière voiture n'ont nullement souffert des suites de ce douloureux accident.

Malheureusement il n'en a pas été ainsi des autres voyageurs, car, d'après les renseignements qu'a reçus la Compagnie, nous avons le regret d'annoncer que six personnes, dont deux employés, ont péri. Le mécanicien, dont nous parlons plus haut, est au nombre de ces employés.

Une quinzaine de voyageurs ont été plus ou moins atteints, mais la plupart n'ont reçu que des contusions sans gravité.

Quelques journaux ont attribué cet accident à la malveillance. Il n'est pas surprenant que tout d'abord, au milieu de la confusion dont devaient se ressentir les premiers récits, on ait pu supposer que la malveillance n'était pas étrangère à cet événement. Mais les renseignements que nous avons recueillis plus tard, nous permettent de dire que rien dans cette circonstance n'autorise une semblable supposition.

Dès que ce triste accident a été connu à Marseille, M. de Boulogne, sous-directeur de l'exploitation s'est transporté immédiatement sur les lieux pour y prendre toutes les dispositions commandées par les circonstances.

On nous assure qu'une instruction judiciaire est également commencée.

— Les ambassadeurs annamites et leur suite, formant un total de soixante-cinq personnes, sont attendus à Marseille dans les premiers jours de la semaine prochaine. On assure que les cadeaux qu'ils apportent à l'Empereur et à la reine d'Espagne, de la part de l'Empereur Tu Duc, sont très-riches et très-considérables.

### REVUE PARISIENNE

Notre siècle est véritablement, en tout et pour tout, le siècle de la vapeur. Le monde marche avec une vitesse vertigineuse. Nous voyons, d'un soleil à l'autre, se produire les événements les plus considérables, les plus imprévus.

Il y a six ans, qui pensait à la guerre d'Italie et aux épineux problèmes de l'unité italienne ?

Il y a cinq ans, qui se fut imaginé que l'esclavage allait déchaîner sur les Etats-Unis cet ouragan de batailles qui les déchire sans trêve ni merci ?

Il y a quatre ans, qui s'attendait à cette révolution de la Grèce, qui n'est qu'un avertissement donné à l'Europe de songer à la question d'Orient ?

Il y a trois ans, qui aurait voulu prédire que le Mexique, c'est-à-dire une contrée trois fois et demie grande comme la France, verrait un de nos généraux relever à Mexico l'Empire d'Iturbide et de Montézuma ?

Il y a deux ans, qui eût pensé que le spectre de la Pologne allait secouer ses langes devant l'Europe.

Il y a un an, qui aurait pu croire que la question de l'unité allemande serait posée par l'Autriche, à Francfort, dans un congrès de souverains ?

Vous le voyez, du jour au lendemain nous assistons à des subites métamorphoses. L'imprévu,

comme le *Deus ex machinâ*, vient à l'improviste bouleverser la physionomie des choses. Espérons que, de ces mouvements précipités et tumultueux, nous verrons sortir le bien comme l'ombre du chaos, et nous pourrons répéter, avec une des grande voix de la France: « *L'homme s'agite et Dieu le mène!* »

A tort ou à raison, l'opinion s'obstine à considérer la dernière de ces questions, l'affaire de l'Allemagne, par les deux bouts de la lorgnette.

Par le petit bout, on ne veut y apercevoir qu'une question française, le duel de l'Allemagne et de la France à propos de la ligne du Rhin. C'est avoir des yeux de lynx, et vous avouerez qu'il faut avoir l'ouïe bien fine pour entendre, en ce moment, dans les murmures du grand fleuve, le chant d'Alfred de Musset répondant à la ballade allemande :

Nous l'avons eu votre Rhin allemand ;  
Il a tenu dans notre verre !

Par le gros bout de la lorgnette, c'est l'unité germanique que l'on aperçoit dans un avenir infiniment lointain. Vous savez que tout en Allemagne ressemble à l'histoire des bâtons flottants. De loin c'est quelque chose, et de près ce n'est rien. On peut dire de toutes les questions germaniques ce que Hegel disait à son lit de mort de sa philosophie. On le félicitait du retentissement de son œuvre.

— Hélas ! répondit-il, j'ai sans doute fait beaucoup de bruit ; mais, en réalité, je n'ai été compris que d'un seul de mes disciples, et encore !

Voilà l'Allemagne. Nous entendrons discuter à perte de vue ; nous verrons se succéder les trames de la politique, mais ce ne sera là qu'une toile de Pénélope, éternellement mise et remise sur le métier.

Il est curieux de voir comment les idées et les intérêts de l'Allemagne ont toujours été relégués à l'arrière-plan des préoccupations publiques. Des hommes politiques sérieux ignorent quelquefois jusqu'au premier mot des questions allemandes.

Sous le dernier règne, je me rappelle avoir entendu à ce sujet un bien joli mot. On parlait de l'Allemagne. Quelqu'un demanda à un député s'il connaissait la question du Zollverein.

— Ma foi ! non, répondit l'honorable représentant. Vous comprenez qu'il y a tant de principautés dans cette Confédération germanique, qu'il est bien permis d'en négliger une.

Prendre une association douanière pour une principauté ! N'était-ce pas, avec un peu trop d'oubli, prendre le Pirée pour un nom d'homme ?

Il est plus que jamais question de la retraite de M. Perrin, dont la direction avait pourtant fait concevoir tant d'espérances dorées.

Les deux noms de MM. Roqueplan et Arsène Houssaye sont les deux premiers mis en avant. M. Arsène Houssaye n'a pas encore dirigé un théâtre de musique ; mais, Dieu merci ! M. Roqueplan a de longs états de service ; et s'il a lutté, on ne peut pas dire qu'il ait triomphé. Chacune de ses directions s'est terminée par une défaite. Aux Variétés, à l'Opéra-Comique, à l'Opéra, nous ne trouvons de lui que des souvenirs affligeants.

Il y a pourtant des gens qui regarderaient la nomination de M. Roqueplan comme une victoire. Je le veux bien ; mais alors ce serait une de ces victoires dont parlait Pyrrhus. — Encore une comme celle-là et nous sommes perdus !

La vérité est que l'Opéra, comme un malade, ne fait que se retourner sur son lit de douleur, et au train dont vont les choses, je crois bien qu'on ne dise bientôt : l'Opéra se meurt, l'Opéra est mort !

Triste perspective ! Et, en effet, l'Opéra est une

des gloires de la France. Puisque nous aimons à nous dire que nous sommes les Athéniens de la civilisation moderne, il faudrait faire quelque chose pour mériter ce beau titre.

Nous avons une tendance à tout sacrifier au positif, aux intérêts matériels. Hélas ! l'homme, on le sait, ne vit pas seulement de pain. L'art peut, aussi bien que l'argent, faire la grandeur d'un peuple. Les artistes d'Athènes ont plus fait que les commerçants de Corinthe pour l'immortalité de la Grèce.

A ce point de vue, l'Opéra de Paris occupait une place unique depuis deux siècles. C'est ici le centre du monde, s'écriait un jour Méry, au foyer de l'Opéra, dans les beaux jours de la *Favorite* et de *Guil-laume Tell*.

Or, ces beaux jours s'en vont. Depuis vingt ans, quels opéras, dignes de ce nom, avons-nous représentés ? Quels chanteurs avons-nous pour remplacer Nourrit, Duprez, La Sontag, la Malibran ? Nous voyons bien la Patti marchander à prix d'or les notes perlées de son gosier ; mais ce trafic, qu'on étale un peu trop, ne donne pas une œuvre, un art, une tradition. Sans opéra, sans artistes, avec une direction boîteuse et changeante, nous arriverons à faire de l'Opéra un répertoire de vieilleries musicales, et on en pourra dire ce que Théophile Gautier a dit de la musique en général : C'est le plus désagréable et le plus cher de tous les bruits.

Le gouvernement vient de prendre en main la direction générale de tous les théâtres de France. C'est qu'il comprend sans doute qu'il y a là toute une haute mission à remplir. Espérons que l'Opéra viendra figurer en première ligne sur le programme de ses améliorations. La grandeur de l'Opéra est une royauté pour la France. Vestris disait autrefois en parlant au roi : Nos deux maisons ont toujours marché d'accord.

— Avant de quitter le théâtre, laissez-moi vous annoncer qu'on va commencer les répétitions de la nouvelle pièce de M. Alexandre Dumas fils. Cette pièce, intitulée : *l'Ami des femmes*, a été, de la part de l'auteur, l'objet d'un soin tout particulier. Le sujet est assez piquant. Il s'agit d'un homme qui ne fréquente les femmes que pour les empêcher de tomber. Ce rare parachute de l'amour et de la passion est, dit on, peint de main de maître.

On lit dans le *Temps* :

Il vient de mourir à l'Hôtel-Dieu une vieille femme que tout le monde a rencontrée de l'autre côté de l'eau. Entièrement courbée en deux, de façon que sa tête touchait presque ses genoux, cette bonne vieille marchait appuyée sur un bâton plus haut qu'elle, en redressant la tête vers les passants d'une façon singulière. Cette femme ne mendiait pas, et répondait avec une brusquerie assez fière aux questions qui lui étaient adressées ; et, dans le faubourg Saint-Germain, où on la rencontrait habituellement, peu de personnes savaient son histoire. Beaucoup l'appelaient *la Vieille au Bouquet* ; car, en tout temps elle en portait un à son fichu, et l'on ignorait la raison de cette coquetterie, si étrangement placée.

Ceux qui avaient pu pénétrer le secret de cette femme, voyaient en elle une victime de nos luttes politiques, un témoin, presque un acteur de l'un des épisodes les plus tristes de la Restauration. Cette vieille flétrie et usée, cette pauvre femme, courbée par l'âge, avait été la fiancée de Bories, l'un des quatre sergents de la Rochelle. Le bouquet qu'elle portait sans cesse, était un souvenir de celui que le condamné lui avait jeté, soit en sortant de la prison, soit même sur l'échafaud, car elle avait poussé le courage et le dévouement à son ami, jusqu'à le suivre au pied de la guillotine.

Jamais depuis on ne l'avait vue un seul jour sans

qu'elle portât, frais ou fané, selon la fortune du moment, ce lugubre *vergiss meinicht* de sa dernière entrevue avec son ami.

Elle habitait rue du Cherche-Midi, n° 94, et ne recevait personne. Sa promenade journalière était le cimetière Montparnasse, où la tombe des quatre sergents est encore l'objet de pieux pèlerinages de la part de ceux qui n'oublient pas. Quand elle a été trouvée sans connaissance, à la fin du mois dernier, sur le quai des Orfèvres, et conduite à l'hospice, elle avait 8 francs sur elle ; ce n'est donc pas de misère qu'elle est morte. Cette noble expression de la fidélité est allée finir sur un lit d'hôpital, et de celle qui n'était connue que sous le nom de Françoise François, il n'y aura peut-être que ces lignes qui consacreront le pieux souvenir.

#### DUEL INÉGAL.

Nous extrayons le récit suivant d'une correspondance particulière de Sacramento City :

« Un soir mon voisin se précipita chez moi, tout effaré, pour m'avertir que l'ours que nous cherchions depuis plusieurs jours avait enfin été attiré par nos troupeaux, et qu'il était dans le bois qui bordait la route.

« Je pris mon fusil, je l'armai, j'en visitai le bassinet et la gâchette, mon voisin en fit autant et nous partîmes.

« Nous entrâmes, en nous tenant à quinze pas l'un de l'autre, au plus épais du fourré. A peine y avait-il un quart d'heure que nous guettions, qu'arrivés à une petite savane où les arbres s'écartaient, mon voisin, en passant à droite d'un haut rocher, tandis que je passais à gauche, aperçoit, à vingt pas de lui, une espèce de boule noire qui se remuait à l'audition des pas, et qui, en reconnaissant un homme, se déroula subitement et laissa voir un ours énorme, un vrai géant, qu'on pouvait appeler le roi des ours.

« Le voisin poussa un cri terrible, un de ces cris qui n'ont d'orthographe dans aucune langue. C'était un brave, mais il n'était pas aguerri. A sa place, je n'aurais pas soufflé le mot. J'aurais ajusté l'ours tout tranquillement, et je l'aurais étendu net sur place ; mais que voulez-vous, tout le monde ne se maîtrise point. — Le voisin, donc, lâcha son coup sans faire attention à ce que je lui avais recommandé ; il attrapa l'ours à l'épaule, et avant qu'il eût le temps de baisser son fusil, l'animal blessé poussa un rugissement effroyable, aussi fort qu'un coup de tonnerre, se redressa sur ses pattes de derrière, et ouvrant celles de devant comme deux bras de fer, s'avança pour y broyer son ennemi.

« En ce moment, moi, je tournais le rocher ; quand j'aperçus l'ours, il levait déjà la patte sur mon camarade, qui, pâle et raide comme une statue, n'attendait que le coup de grâce. Il n'y avait pas à balancer. Je savais qu'en tirant l'ours par derrière, je ne le tuerais point, et qu'il se jeterait sur moi ; mais je ne pouvais laisser dévorer un homme devant moi. Je visai donc au milieu des reins, et au moment même où les cinq griffes de l'ours s'appuyaient dans la chair du voisin qui hurlait de douleur, l'animal lui-même poussait un second rugissement plus retentissant encore, si c'est possible, que son premier, et se rejetant en arrière, plié en deux, il léchait le sang qui coulait de sa blessure.

« — Charge ton fusil, criai-je à mon camarade, ou je suis perdu.

« Et je lui donnai l'exemple en essayant de charger le mien.

« Je n'avais pas encore mesuré la poudre, que l'ours arrivait sur moi au grand galop, et que celui que je venais de sauver, au lieu de me secourir, s'enfuyait à toutes jambes.

« — Si je reviens, lui criai-je, tu me le payeras !

« Et faisant un bond de côté, j'évitai la rencontre de l'ours, auquel j'assénai un coup de crosse sur la tête.

« L'animal, furieux, se retourna, se mit debout comme un homme, m'arracha mon fusil d'un coup de patte, et s'il ne le brisa pas comme une paille, fer et bois, c'est qu'il avait bien d'autres pensées en tête.

Je vis bien que si je me laissais prendre une fois sous cette griffe, c'en était fait de ma personne. Je reculai de

quelques pas. L'ours s'avança debout, m'allongea un autre coup de son grapin, que j'évitai par un mouvement en arrière, mais qui, rasant ma figure de si près que j'en sentis le vent, attrapa mon habit par le haut, le déchirant jusqu'à mes genoux.

« Ce fut alors un combat dans lequel j'avais tout le désavantage, car je n'étais pas armé. Heureusement j'étais lesté, et je tournai à reculons autour du rocher, comptant sur l'épuisement complet de l'animal.

« Je vivrais cent ans que, durant cent ans, je me rappellerais ce grand fantôme noir dont le museau, les épaules, le corps, ruisselaient d'un sang rougeâtre qui courait sur lui comme de la flamme.

« Enfin, au moment où il prenait son élan pour faire un dernier effort et m'écraser dans sa chute, ses robustes reins, que mes balles lui avaient cassés, plièrent subitement; ses jambes, qui l'avaient soutenu jusque-là, tremblèrent et, s'abattant sur le flanc, il essaya de rouler sur moi pour m'étreindre.

« Vous pensez bien que je ne restai pas là les bras croisés. Je ramassai mon fusil qui gisait par terre au milieu d'une longue traînée de sang, et, après l'avoir bourré à double charge, l'appuyant sur la tête de l'animal, je lui fis sauter la cervelle.

« Puis, cela fait, je rechargeai mon arme de nouveau.

« — Et pourquoi !  
« — Pour administrer au voisin la même correction qu'à l'ours; et je vous jure que, en l'ajustant, le bras ne m'aurait pas tremblé. Heureusement, il avait de l'avance sur moi, et je ne pus le rejoindre. »

M. Saint-Béné Taillandier, a recueilli de très curieuses lettres inédites de Sismondi à la comtesse d'Albany, qu'il vient de publier à la librairie de Michel Lévy frères. Cette correspondance, à laquelle sont jointes d'autres lettres également inédites de M. de Bonstetten, de M<sup>me</sup> de Staël, et de M<sup>me</sup> de Souza, s'ouvre en 1807 et ne se termine qu'en 1823. On comprend à quel point les confidences intimes du grand écrivain libéral, sur les événements

qui ont marqué cette période de dix-sept années, doivent intéresser l'histoire littéraire et l'histoire politique de notre temps.

Le Théâtre d'Alexandre Dumas, qui comprend de si brillants succès dramatiques, n'avait pas encore été publié au complet dans un format de bibliothèque; les éditeurs Michel Lévy frères viennent d'en entreprendre une édition dont le tome 1<sup>er</sup> est en vente. Nous n'avons pas besoin de dire l'intérêt qu'offre cette publication: on sait quel talent merveilleux, quelles puissantes facultés Alexandre Dumas a déployés dans ses œuvres dramatiques, et quelle influence cet esprit si bien doué a, pendant un quart de siècles, exercé sur la scène française.

ALPHONSE CHAMBON — Rédacteur-Gérant

MOUVEMENT DU PORT DE MONACO

Arrivées du 22 au 28 Août 1863.

NICE. b. v. *Palmaria*, c. Imbert, en lest.  
 MENTON. b. *Caroubier*, c. Laurenti, citrons.  
 VINTIMILLE. b. *Conception*, c. Sibono, en lest.  
 ID. id. id. Pisan, id.  
 NICE. b. v. *Palmaria*, c. Imbert, en lest.  
 ST-REMO. b. *Miséricorde*, c. Gazzolo, briques.  
 NICE. b. v. *Palmaria*, c. Imbert, m. d.  
 MENTON. b. v. *Rodeur*, c. De Vortraj.  
 NICE. b. v. *Palmaria*, c. Imbert, en lest.  
 ID. id. id. id. m. d.  
 ID. b. *St-Antoine*, c. Blanchi, en lest.  
 VINTIMILLE. b. *Assomption*, c. Rossi, en lest.  
 NICE. b. v. *Palmaria*, c. Imbert, id.  
 CARRARA. b. *Vierge du Rosaire*, c. Pozzi, m. d.

Départs du 22 au 28 Août 1863.

NICE. b. v. *Palmaria*, c. Imbert, en lest.  
 TOULON. b. *Caroubier*, c. Laurenti, citrons.  
 NICE. b. *Conception*, c. Sibono, en lest.  
 ID. id. id. Pisan, id.  
 ID. b. v. *Palmaria*, c. Imbert, id.  
 ID. b. *Miséricorde*, c. Gazzolo, id.  
 ID. b. v. *Palmaria*, c. Imbert, id.  
 ID. b. v. *Rodeur*, c. De Vortraj, id.

NICE. b. v. *Palmaria*, c. Imbert, id.  
 ID. id. id. id. id.  
 ID. b. *St-Antoine*, c. Blanchy, id.  
 ID. b. *Assomption*, c. Rossi, id.  
 ID. b. v. *Palmaria*, c. Imbert, id.  
 ID. b. *Vierge du Rosaire*, c. Pozzi, m. d.

Bulletin Météorologique du 23 au 29 Août 1863.

DATES	THERMOMÈTRE CENTIGRADE			ÉTAT ATMOSPHÉRIQUE	VENTS
	8 HEURES	MIDI	2 HEURES		
23 août	22	23	24	beau.	nul.
24	22	24	24	nuageux	id.
25	22	23 5/10	24	beau.	id.
26	21	23	24	id.	vent.
27	23	24	25	id.	orage.
28	24	25	25	nuageux	vent.
29	24 5/10	25	25 5/10	id.	id.

Orchestre des Bains de Mer de Monaco.

CONCERT

du 30 Août à 8 heures du soir, dans la Salle de Bal.

SOUS LA DIRECTION DE M. EUSÈBE LUCAS.

*Hochzeitmarsch* (marche des noces, du songe d'une nuit d'été . . . . . MENDELSSOHN  
*La Poupée de Nuremberg*, Ouverture. . . . . ADAM.  
*Immortelles*, valse . . . . . GUNG'L.  
*Don Juan*, Ouverture . . . . . MOZART.  
 Fantaisie sur des motifs de Mercadante, composée pour basson et violoncelle et exécutée par MM. Cremonesi et Borghini.  
*Idylle*, valse. . . . . STRAUSS (de Vienne)  
*Jucker*, polka . . . . . id.

CARTES DE VISITE EN LITHOGRAPHIE

sur beau carton, à 5 fr. le 100.

S'adresser à l'imprimeur, rue de Lorraine, 13.

BAINS DE MER DE MONACO. — NOUVELLE SOCIÉTÉ.

GRAND ET VASTE ÉTABLISSEMENT SITUÉ SUR LE PORT

BAINS CHAUDS ET BAINS FROIDS

SERVICE HYDROTHÉRAPIQUE LE PLUS COMPLET.

Le magnifique CASINO, récemment ouvert, bâti en face de la mer, offre, PENDANT TOUTE L'ANNÉE, aux Étrangers, toutes les distractions et tous les agréments des Bains d'Allemagne, avec les mêmes conditions qu'à Baden-Baden.

SALONS DE CONVERSATION, DE LECTURE & DE JEUX.

CONCERT DEUX FOIS PAR JOUR: Le matin, sur la plage des Bains. — Le soir, dans les salons du Casino.

HOTELS, VILLAS ET MAISONS MEUBLÉES. — PRIX TRÈS MODÉRÉS.

STATION TÉLÉGRAPHIQUE.

On se rend de NICE à MONACO en une heure, par un service permanent de bateaux à vapeur.

ITINÉRAIRE DE PARIS A MONACO.

De Paris à Nice par le chemin de fer. — Départ de Paris à 8 heures du soir.

— Arrivée à Nice 24 heures après.

De Paris à Cagnes en chemin de fer et de Cagnes à Nice par Omnibus.

Autre itinéraire. — De Marseille à Nice par bateau à vapeur en 12 heures. De Nice à Monaco, par Omnibus et par bateau à Vapeur.

OMNIBUS. { A Nice, bureau des Messageries Générales, Hôtel des Étrangers.  
 { A Monaco, place du Palais.

LA PALMARIA

Bateau à Vapeur faisant le service régulier de Nice à Monaco. — Retour dans la même journée.

DÉPART DU PORT DE NICE, tous les jours à 11 heures du matin et à 6 heures 1/2 du soir.

— DE MONACO, à 5 heures et à 10 heures 1/2 du soir.

Le vendredi, la PALMARIA partira de MONACO pour NICE à midi et demi et à 10 h. 1/2 du soir. Les départs de NICE pour MONACO auront lieu aux mêmes heures que les autres jours de la semaine.

PRIX DE LA TRAVERSÉE: Embarquement et débarquement compris 1 fr. 50 cent.

OMNIBUS

FAISANT LE SERVICE ENTRE

MONACO ET MENTON.

Bureau: { à Monaco, rue de Lorraine.  
 { à Menton, hôtel des Quatre Nations.

Départ de Monaco à 8 h. — Départ de Menton, à 11 h.